

## **L'Histoire ? Une science ? Une culture ? Un outil de cohésion entre les hommes ?**

Je fais de l'histoire depuis bientôt soixante ans. La première question que j'ai posée pour cette conférence « L'Histoire ? Une science ? », je me la posais déjà au début de mes études ; je me la pose encore aujourd'hui après avoir enseigné l'histoire presque cinquante ans et écrit de nombreux livres d'histoire. N'attendez pas de moi que je la résolve et que j'apporte une réponse argumentée; je vais plutôt tenter de l'éclairer. Les deux interrogations suivantes font référence aux fonctions culturelles et sociales de l'histoire sur lesquelles je voudrais achever cette intervention par quelques réflexions ouvertes.

\*

\*                      \*

Depuis longtemps l'histoire est une discipline constituée et reconnue comme telle. Toutefois les préoccupations scientifiques des historiens sont relativement récentes. Ni Thucydide, ni Tacite ni Voltaire ni Michelet ne peuvent en être crédités. On vient d'engager la réédition de *l'Histoire de France* de Jules Michelet dont les deux premiers tomes viennent de paraître.. Ce n'est pas un texte purement littéraire car Michelet pratique l'usage des sources. On peut considérer le considérer comme une préfiguration d'une histoire plus scientifique que celle de ses prédécesseurs. Cela dit, cette histoire doit aussi se lire comme un projet politique, celui de glorifier la nation en tant que communauté politique en marche vers l'émancipation (Michelet était républicain et conviction est l'un des fils directeurs de toute son oeuvre!) A la fin du XIXe siècle, le souci de l'exactitude et de la vérité conduit les historiens à emprunter aux sciences des outils pour établir les faits et les dater précisément. Ces historiens positivistes, des universitaires dont Ernest Lavisse a été l'un des représentants les plus connus, les fondateurs de la *Revue Historique*, n'appelaient-ils pas de leurs vœux une histoire scientifique ? Ils délivraient aux étudiants non seulement un savoir mais aussi des méthodes de travail avec une initiation à la recherche dont le mémoire d'études supérieures (avec recours aux archives) était le

couronnement. La thèse cessa d'être une amplification rhétorique bavarde pour devenir un travail critique fondé sur les textes et les archives. Les thèses d'Ernest Lavisse et de Christian Pfister ouvrirent la voie à une histoire savante et critique. Cet effort fut accompagné par la publication de beaucoup de textes médiévaux (les procès-verbaux du procès de Jeanne d'Arc édités par Jules Quicherat furent en 1842 les premiers) ou encore des collections de textes de la Révolution française, la référence culturelle et idéologique des républicains de la Troisième République. L'influence de la science allemande s'exerça aussi dans ce sens et impliqua un recours à ce que l'on appelé longtemps les « sciences auxiliaires », à savoir pour l'histoire de l'Antiquité, l'épigraphie, la papyrologie, la numismatique, l'archéologie illustrée par les découvertes de Schliemann sur le site de Troie ou celle des palais minoen en Crète et pour les médiévistes, la paléographie, la diplomatique etc... Cette histoire positiviste a longtemps dominé et dans les années 1950 elle avait encore des représentants en Sorbonne quand je faisais mes études d'histoire. Ses acquis s'imposent à tout historien digne de ce nom. Au cours des années 1930, Lucien Febvre et Marc Bloch lancèrent une revue « Les Annales » d'histoire économique et sociale (revue toujours publiée chez Armand Colin), laquelle rompit des lances avec les représentants de l'histoire positiviste auxquels ils reprochaient de se cantonner à une histoire trop événementielle, politique, militaire (les sarcasmes faciles de Febvre contre l'histoire-bataille) et diplomatique. Ils préconisaient un élargissement du champ de la recherche (l'économique et le social et bientôt les mentalités) et une ouverture vers les autres sciences humaines comme la sociologie, l'économie, la démographie et l'anthropologie etc... Fernand Braudel qui devint le chef de file de la seconde génération, accentua l'orientation vers les sciences humaines avec la fondation de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales plus connue par ses initiales (EHESS) et qu'il installa boulevard Raspail et qui est invitée à déménager prochainement dans la banlieue nord. Avec sa thèse manifeste soutenue en 1949, « La Méditerranée au temps de Philippe II » qui a mis un quart de siècle à déboucher sur un public plus large, Braudel inventa et mit en pratique le concept de temps historiques : le temps court, celui des événements qui agitent les hommes (aujourd'hui le temps des médias), le temps moyen, trentenaire et plus qui chemine sous le premier et qui est le temps de l'histoire sociale (une génération) et enfin le temps long, séculaire et plus, la fameuse « longue durée » qui s'efforce de dégager les constantes pour aller jusqu'aux invariants de l'histoire humaine. Braudel opérait la jonction avec les structuralistes dont l'anthropologue Claude Lévy-Strauss était le chef de file reconnu. Les travaux de François Furet sur la révolution française sont une remarquable application du concept des temps historiques. Furet a dégagé la Révolution du temps court, 1789-1799, du carcan événementiel dans lequel on l'enfermait trop souvent jusque-là ; il faut en considérer les effets dans une

durée au minimum séculaire. Dans les années 1880, Jules Ferry répétait qu'il ne suffisait pas de proclamer la révolution française mais qu'il fallait enfin l'accomplir !

En dépit des apparences, l'histoire style « Annales » (cette revue est depuis longtemps illisible pour l'honnête homme) ne peut prétendre, malgré l'usage par certains d'une débauche de méthodologie, être plus scientifique que celle des autres historiens. Elle a intégré et perfectionné les acquis de l'histoire positiviste qu'elle dénigrait. En rendant nécessaire l'interdisciplinarité entre histoire et sciences sociales, elle a pris le risque qui n'a pas toujours été évité, celui d'une dilution de la dimension propre de l'histoire, celle du temps, dans la magma des sciences dites humaines.

\*

\*                      \*

Au fil des années, les découvertes scientifiques ont eu une influence sur les questionnements et les recherches des historiens. Les sciences exactes ont apporté des outils plus nombreux et plus perfectionnés grâce auxquels on peut parvenir à des résultats plus précis et plus sûrs.

Plus on remonte dans le temps et spécialement avant l'invention de l'écriture, dans ce qu'il est convenu, pour simplifier, d'appeler la préhistoire, les procédures scientifiques sont les seuls moyens de parvenir à des résultats. Avec l'utilisation des techniques de la chimie et de la biologie, l'analyse du pollen des tourbières permet de recueillir des données sur le climat de l'époque, la dendrochronologie permet de mieux cerner l'histoire végétale, le recours au carbone 14 permet de déterminer l'origine d'un objet en bois ou en tissu et de le dater. Les recherches récentes sur l'ADN des mammouths apportent des données sur l'évolution de cette famille animale.

Prenons maintenant l'exemple du peuple hébreu dont l'histoire mythique et réelle nous a longtemps été seulement connue par les livres de la Bible. Depuis un siècle son histoire a été totalement renouvelée. Pourquoi et comment ? D'abord par la fouilles de divers sites bibliques ; c'est l'apport incontestable de l'archéologie. Ensuite par le travail sur les peuples voisins, Phéniciens, Egyptiens, Arabes, Grecs, Perses, etc... grâce auquel on peut mieux dégager l'originalité et le destin du peuple hébreu. Enfin le travail scientifique sur les textes (Ecole biblique de Jérusalem) et la découverte de textes nouveaux comme les manuscrits de la mer Morte trouvés dans des

grottes au-dessus de la mer Morte par des Bédouins au cours des années 1950, ont permis mieux comprendre l'époque, les milieux sociaux et les attentes religieuses des Hébreux des débuts de l'Empire romain, c'est-à-dire de l'époque de Jésus-Christ. Aujourd'hui on connaît mieux le roi Hérode, stigmatisé par le massacre des Saints Innocents, que le « cruel Hérode » de nos grands-parents. Dans la préface de son livre récent sur Jésus-Christ, le pape Benoît XVI a reconnu explicitement les acquis de ces renouvellements de l'histoire biblique et les a intégrés dans son discours. Toutefois, s'il est convaincu que l'application de la méthode historique scientifique est nécessaire, il en pose en chef d'Eglise, immédiatement les limites. Quelles sont ces limites ?

Le Pape en discerne trois :

- Le texte de la Bible doit être considéré dans sa globalité ;
- Le texte de la Bible est un texte inspiré ;
- Le texte de la Bible demeure toujours actuel pour les chrétiens et il doit être interprété avec 2000 d'histoire ; c'est le rejet d'une lecture littérale de la Bible, celle de certaines églises fondamentalistes protestantes. Le mot-clé ici devient le mot interprétation. Celui-ci pose des questions redoutables auxquelles on peut apporter des réponses différentes. Et d'abord qui est qualifié pour interpréter ? Le pontife romain ? Les théologiens et les exégètes ? Le fidèle seul face à l'Écriture, comme le disait Martin Luther ? Vaste débat ouvert avec la Réforme et probablement jamais clos chez les chrétiens et les autres. J'ajoute que pour les musulmans, la même redoutable question se pose aussi à propos du Coran, livre qui transcrit aux hommes la parole même de Dieu.

Je vous ai donné l'impression d'avoir quitté le domaine de l'histoire, en partie seulement, car ce que je viens d'évoquer, pose un problème majeur celui de l'usage des événements historiques par les hommes. L'histoire n'est pas seulement une connaissance du passé qui doit et peut être aussi scientifique que possible, c'est aussi une interrogation sur la place des hommes dans le monde et sur leur destinée. Si l'historien quitte le domaine de la connaissance objective, il quitte pour un « ailleurs » le domaine de la science. Cet « ailleurs » peut être la foi religieuse qui aime dans un certain sens la destinée des hommes. Dans une vision chrétienne de l'histoire, c'est la providence qui guiderait les hommes, le plus souvent à leur insu. Ce peut être aussi une idéologie séculière dont le marxisme a été la plus répandue au XXe siècle. Cette idéologie qui s'est prétendue et se prétend encore scientifique, a forgé des concepts pour analyser et comprendre l'histoire humaine ; j'énumère les plus utilisées : le primat de l'économique, la lutte des classes moteur de l'histoire, la destruction interne du capitalisme par une série de

crises, l'internationalisme prolétarien, le débouché final de l'histoire humaine sur le socialisme, nouvel âge d'or de l'humanité. Toute une masse d'études historiques a été et est encore imprégnée à des degrés divers par cette idéologie qui oriente la construction du raisonnement et le travail d'écriture car le choix des concepts et des mots est décisif. Avec ce type de travaux, on est aussi éloigné, malgré les apparences, de l'histoire scientifique qu'avec l'*Histoire Universelle* de Bossuet. Je me rappelle toujours ces manuels de la RDA des années 1960 où les citations de Marx, de Lénine ou de quelques autres avaient pris le relais des saintes écritures ! Dans l'histoire française l'exaltation de la Révolution française présentée pendant des décennies comme l'événement fondateur par excellence de la modernité, de la nation et de la démocratie (« les immortels principes »). Pendant plus d'un siècle, elle a occupé dans notre histoire nationale et dans l'enseignement de l'histoire une place démesurée. Il suffit de comparer avec les pays voisins. Les historiens anglo-saxons et allemands portent naturellement un regard différent et nettement plus distancé sur cet événement fondateur et jusqu'à une date récente les Allemands ont ironisé sur les prétentions de la « grande Nation » (les remarques ironiques de feu Rudolf Augstein, le fondateur et l'éditorialiste de l'hebdomadaire *Der Spiegel*). Quant aux Italiens l'événement fondateur de leur histoire contemporaine a été longtemps le Risorgimento. Durant la période soviétique la révolution d'octobre 1917 a été présentée comme un accomplissement, la révolution « bourgeoise de 1789 » n'étant qu'une modeste préfiguration.

Revenons maintenant sur terre pour dégager les progrès accomplis grâce aux sciences par la connaissance historique. Prenons quelques exemples :

-Les techniques de plongée ont renouvelé l'histoire économique de l'antiquité : les entrailles des vaisseaux coulés ou échoués dans les sédiments ont livré des cargaisons d'amphores qui renseignent sur les échanges commerciaux entre Rome et son empire: les céréales d'Egypte, le commerce du vin et de l'huile. Les fouilles sous-marines de Jean-Yves Empereur au large d'Alexandrie renouvellent l'histoire matérielle et religieuse de cette grande cité antique. Dans de nombreux domaines, les fouilles archéologiques ont renouvelé notre connaissance de l'antiquité et du moyen âge. L'exposition récente Pompeï-Bliesbruck en a apporté maintes témoignages : les objets de la vie quotidienne, le décor de la maison, les mosaïques, les stucs, les scènes mythologiques etc...Grâce aux fouilles récentes de Deneuvre (près de Baccarat) on a redécouvert un temple dédié à Hercules Salutaris probablement détruit par les chrétiens à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Ces fouilles renseignent sur les cultes de la Gaule gallo-romaine et les représentations d'Hercule.

Dans cette orientation, l'archéologie du Moyen Age initiée à Caen par Michel de Bouard et poursuivie dans l'est par les travaux de Michel Bur (publication des fouilles du château d'Epinal) et de Gérard Guliato, a, entre autres, révolutionné notre connaissance des mottes féodales, de la castellographie, des fortifications, des techniques de la guerre au Moyen Age. Voyez à cet égard ce que les fouilles et les restaurations du site de Châtel-sur-Moselle ont pu apporter. Cette archéologie utilise toute une gamme d'analyses et de techniques scientifiques portant sur les poteries, les armes, les monnaies, les objets métalliques, les fragments de tissu trouvé au cours de ces fouilles.

-Approchons des périodes plus récentes. Le regretté Guy Cabourdin en utilisant les méthodes de reconstitution des familles à partir des registres paroissiaux a ouvert la voie avec d'autres à une connaissance plus sûre des populations de l'époque moderne : taille des familles, mortalité infantile (effroyable), nuptialité, durée de la vie etc...En combinant ces données avec l'étude des testaments, il a approché la vie matérielle et économique de ces populations.

Avec la naissance de l'analyse statistique et des outils de plus en plus perfectionnés qu'elle propose, l'histoire de sociétés, des familles et des activités économiques a gagné en précision grâce à l'établissement de séries. On a parlé à ce sujet d' « histoire sérielle », formule à laquelle Pierre Chaunu a laissé son nom. Avec la naissance de l'analyse statistique et des outils de plus en plus perfectionnés qu'elle propose, l'histoire des sociétés et des activités économiques a gagné en précision grâce à l'établissement de séries. Puis la formule d' « histoire quantitative » s'est imposée pour les analyses de production, d'échanges, de flux financiers etc... Depuis un vingtaine d'années une revue qui s'appelle « Histoire et mesure » explore et traite de toutes ces questions. Ces méthodes ont été utilisées par l'histoire religieuse avec les enquêtes réalisées par le chanoine Fernand Boulard dans les années 1950 sur la pratique religieuse : messallians, pascalians, recrutement des prêtres et des religieux etc... A partir de ces multiples données chiffrées il a dessiné des cartes de la pratique religieuse. Dans cette analyse sociologique où il a été un pionnier, la pratique est un critère retenu parmi d'autres ; on doit prendre aussi en compte d'autres critères comme les croyances et les comportements sociaux et culturels lesquels relèvent d'autres types d'approche. Sur ce point les enquêtes se multiplient ; elles peuvent être des outils et apporter des données.

Ce qui est frappant depuis un demi-siècle, c'est l'extension des champs de recherche, pour reprendre une formule de Leroy-Ladurie « des territoires de l'historien ». Prenons quelques exemples : l'histoire du climat initiée dans les années 1970 par Emmanuel Leroy-Ladurie et à laquelle les préoccupations

concernant l'environnement ont donné une pressante actualité. Quant à l'histoire de la consommation et des régimes alimentaires, elle entraîne celle des approvisionnements et du commerce des produits. J'attire votre attention sur un nouveau territoire, celui l'histoire de la santé et des maladies. Dans cette salle je salue la présence de Pascal Raggi qui, dans sa thèse récente, a consacré un chapitre à la santé et aux maladies professionnelles des mineurs de fer. Je n'oublierai ni l'histoire culturelle (associée à celle des transferts et de la diffusion mondiale des modèles) ni l'histoire des représentations. Elles renvoient à la mémoire, aux commémorations, champs très présents dans la production historique actuelle et encore plus dans les médias.

Je lisais cette semaine dans un bulletin de la Mission historique française en Allemagne un article sur les *Sonderberichteforschung*, ces programmes de recherche pluridisciplinaires. J'ai remarqué un net déclin de l'histoire sociale, celle dont Wehler a fait la magistrale synthèse, au profit d'une histoire politique orientée vers la communication. En voici deux exemples parmi d'autres : «La politique comme espace de communication dans l'histoire », « Communication symbolique et systèmes de valeurs sociétaux du Moyen Age à la Révolution française. » Si j'entre dans le détail des questionnements, vous verriez à quel point il est influencé par ce que les historiens observent et vivent aujourd'hui .On est loin de l'historien qui serait d'aucun temps et d'aucun pays ! Personne au temps de Pierre Renouvin n'aurait songé à ce type de recherche que René Rémond a pratiqué sur le terrain pendant trente ans sans songer à les conceptualiser.

Les ressources de l'informatique grâce à laquelle il est possible de collecter, de mettre en série et de combiner d'innombrables données, permettent de vérifier des intuitions et des hypothèses et de faire apparaître des phénomènes auxquels l'historien n'avait jusque-là même pas songé. Quant à la connexion texte-image, elle ouvre autant de nouveaux horizons qu'elle pose de redoutables problèmes méthodologiques en raison des manipulations qui accompagnent toujours la fabrication des produits !

Par rapport à ses prédécesseurs de siècles passés, l'historien dispose de matériaux plus sûrs, plus variés et qui permettent de progresser, d'éclairer et de mettre en évidence des réalités sociales et culturelles qui leur échappaient. L'historien qui interroge le passé avec les outils scientifiques et conceptuels de sa génération, est en mesure de découvrir des données qui restaient masquées aux contemporains, notamment les données dites de longue durée, essentielles pour l'histoire sociale et culturelle.

\*

\*

\*

A partir de ce parcours et de ce constat au cours duquel l'historien a intégré et continue d'intégrer des outils scientifiques, l'histoire peut-elle considérée comme une science, une « science humaine » pour reprendre une terminologie des années 1960-1970 ? Rien n'est moins sûr car le travail de l'historien ne s'arrête pas toujours (il le peut parfois !) à l'établissement des faits. Celle-ci est une étape. Par exemple la récente publication par l'historien allemand Josef Becker de tous les documents concernant la candidature Hohenzollern au trône d'Espagne ! Trois volumes d'une érudition minutieuse et impeccable avec notes, rapprochements, identifications, corrections, marginalia de Bismarck et de quelques autres ! Cette publication dont l'exploitation ne va pas de soi, ouvre des horizons nouveaux pour une meilleure compréhension du processus qui conduit à la guerre franco-allemande de 1870.

A partir de ce socle, l'historien peut travailler plus sûrement, proposer des explications et des interprétations. Les interprétations qu'il peut proposer sont des réponses aux questions qu'il pose à l'histoire à partir du présent. L'historien vit dans son temps et son discours et sa réflexion sont dépendants du milieu culturel qui l'a formé et de celui dans lequel il vit et travaille.

Essayons de le montrer à partir de plusieurs exemples :

-L'histoire actuelle de la colonisation est influencée par notre regard sur l'Afrique, l'Asie et le discours des ex-colonisés sur eux-mêmes et sur la période où ils ont été dominés.

-L'histoire des femmes doit être d'abord considérée comme une exigence culturelle née d'un besoin social. A partir de la revendication peut progressivement s'élaborer un soubassement plus scientifique.

-L'histoire des révolutions a été et reste une histoire engagée. Pour les uns, la révolution est un bien, pour les autres un mal. Quoiqu'il en dise, l'historien est influencé par le jugement qu'il porte sur l'événement. Il vaut mieux d'ailleurs qu'il le dise clairement, ce qui permet au lecteur de faire le tri. Du côté français, en raison de la valorisation de 1789, cette révolution a été présentée longtemps comme une avancée décisive dans l'histoire nationale. Aujourd'hui, à la suite des dérives totalitaires des régime révolutionnaires, cette espérance naïve est moins facile à affirmer. Il est préférable de mettre l'accent sur l'ambivalence de ce temps de l'histoire ; c'est ce que j'ai essayé de faire dans le volume de l'Encyclopédie historique de la Lorraine qui étudiait cette période. En adoptant ce concept médian, j'exclue une vision manichéenne de l'histoire et me démarque de la ligne d'Aulard, de Matthiez, de Lefebvre et de Soboul ! Je préfère cette voie aux historiens qui s'avancent avec le masque



d'une objectivité trompeuse. En récusant la vision manichéenne, je me place ni du côté de l'espérance ni du côté du refus. Je n'ignore pas toutefois que comme facteur de psychologie politique l'espérance d'une société meilleur et plus juste est un facteur essentiel de l'adhésion au projet révolutionnaire. J'aurai tort si je ne tenais pas compte de ce facteur. Vous savez bien que cette espérance demeure dans notre société. Ce n'est pas mon sujet. On peut toujours rêver d'un monde meilleur avec le petit facteur !

Dans ma jeunesse, les historiens des XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> siècles s'intéressaient beaucoup aux révoltes populaires parmi lesquelles les émeutes frumentaires provoquées par une hausse rapide du prix du pain tenaient une place majeur. Dans les années 1960 une grande controverse a opposé à ce sujet entre le français Roland Mousnier et le soviétique Boris Porschneff. L'une des explications des révolutions de 1789, 1830, 1848 était la hausse rapide du prix du pain, laquelle précipitait des mécontents ou des malheureux dans la rue. Vous vous souvenez peut-être des slogans criés par les Parisiens se rendant à Versailles en octobre 1789 : « Nous allons chercher le boulanger, la boulangère et le petit mitron ! » C'est ainsi que commence l'an 1 de la liberté. C'est une caricature qui comporte une part de vérité. Cette analyse est au cœur de la démonstration de Camille-Ernest Labrousse dans son article « Comment naissent les révolutions ? » Sa réponse est claire : elle ont des causes économiques. On doit cependant s'interroger. Les révolutions ont-elles des causes uniquement économiques ? On peut en discuter et objecter à Labrousse que les mauvaises récoltes suivies de hausses spectaculaires et dramatiques du prix du pain, en 1810, en 1817 n'ont pas débouché sur des troubles politiques et une révolution. Revenons sur les événements de 1917-1918 et ceux de 1989-1990. Quelle est la part de l'économique dans ces deux bouleversements ? C'est une question centrale de l'histoire d'après le communisme, ce qui a contraint les historiens du régime soviétique à des révisions déchirantes. D'une autre manière le phénomène révolutionnaire peut s'analyser sur la moyenne et la longue durée avec l'aide du couple conceptuel rupture-continuité, de ses combinaisons et de ses variations. Toute révolution prétend réaliser une rupture radicale. Doit-on suivre cette pente facile et fatale ou plutôt ce poser cette question : au delà du discours de rupture, que passe-t-il de l'ancien régime dans le nouveau ? A partir de ce couple bien des données de la politique étrangère de l'Union Soviétique trouvent de pertinents éclairages.

-J'achèverai ce tour d'horizon par un domaine que je connais un peu mieux que les autres pour l'avoir moi-même pratiqué, celui des rapports franco-allemands aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Aujourd'hui la guerre franco-allemande de 1870-1871 ne peut être comprise comme elle l'était en 1880, en 1920 ou en 1945, car si les faits demeurent, notre regard a changé sur la signification de ce conflit et sur les relations franco-allemandes. Le regard sur le passé évolue avec la relève

des générations et le contexte politique et culturel dans lequel vit l'historien. L'historien qui serait d'aucun temps et d'aucun pays, n' a jamais existé !

D'autres domaines échappent à l'analyse scientifique car ils relèvent plus de l'intuition et ne sont guère susceptibles ou si peu, de mesures exactes ; ils ne sont pas quantifiables. Prenons appui sur toutes les enquêtes concernant les cultures politiques dont le regretté René Rémond a été l'initiateur et pendant un demi-siècle le praticien et le maître incontesté. Dans un livre fondateur *La Droite en France de 1815 à nos jours* (et ceux-là sont très rares) dont la première édition a paru en 1954, il avait discerné dans la droite française l'apparition successive puis l'évolution de trois traditions qu'il a appelées : la droite légitimiste, la droite orléaniste et la droite bonapartiste ; il avait étudié leur évolution et, au fil des générations, leurs combinaisons et leur recompositions. Cette conceptualisation souple que l'historien avait mais en œuvre, n'était pas une pure création de l'esprit ; elle reposait sur des observations et des faits de mentalité qui resurgissent de temps à autre car ils sont une composante de notre culturelle nationale. Trente ans après, il a publié une nouvelle édition entièrement refondue où le pluriel (les Droites) avait remplacé le singulier (la Droite) de la première édition. Cette édition a été enrichie par les résultats des multiples thèses qu'il avait dirigées et qui avaient confirmé, parfois en la nuancant, cette tripartition des droites. Depuis un quart de siècle, celle-ci a été quelquefois contestée sans être vraiment remise en cause. Ce concept a montré sa pertinence et son inépuisable fécondité. Depuis quelques mois, certains politologues rattachent Nicolas Sarkozy à la tradition de la droite bonapartiste et les caricaturistes ne sont pas en reste pour appuyer le trait. Je ne me prononcerai pas sur la validité de cette filiation car d'autres mettent en avant la filiation libérale de l'actuel président. Ce qui est intéressant, c'est moins l'exactitude de ce rattachement que le fait qu'il ait spontanément surgi. Pourquoi a-t-il surgi ? Ma réponse sera la suivante : il appartient à une culture politique nationale et les références latentes qui le valident, surgissent de la mémoire dès que les circonstances s'y prêtent. Réduire l'histoire politique à une histoire des partis et de leurs résultats électoraux scientifiquement chiffrables à une décimale près, laisse de côté en jachère tout le champ des cultures politiques qui les sous-tendent et qui peut-être contribuent à les expliquer. Revenons à René Rémond et aux couples de concepts qu'il a mis en œuvre et vulgarisés, comme par exemple unité et diversité, rupture et continuité et j'en oublie ... Là nous ne pouvons jamais être dans le domaine des sciences exactes, en raison des incertitudes qui découlent tant de la qualité des matériaux que de la culture de celui qui se charge de les mettre en œuvre et de les interpréter. Cette réserve faite, ils permettent plus sûrement de nous approcher des réalités complexes et d'en rendre compte avec la prudence et les nuances nécessaires.

Dans la dernière partie de mon intervention, je voudrais brièvement apporter quelques éléments de réflexion sur les fonctions de l'histoire :

-C'est d'abord une connaissance ; cette connaissance s'articule autour d'un patrimoine matériel et immatériel et d'une culture qui est liée à ce patrimoine mais qui le dépasse très largement et qui le transcende. C'est toute la problématique des lieux de mémoire dont Pierre Nora s'est fait l'inventeur et le vulgarisateur et qui a connu depuis un quart de siècle une étonnante fortune. La notion s'est vulgarisée à tel point que l'on en découvre tous les jours de nouveaux !

Une part de cette connaissance sert moins à la vérité qu' à nourrir les rêves et l'imaginaire. On peut y trouver une illustration dans l'attrait qu' n'a cessé d'exercer depuis le voyage d'Egypte de Bonaparte et qu'exerce encore sur nos contemporains l'Egypte des pharaons ! Dans un monde qui bouge très vite et dont on peut avoir peur, cette connaissance du passé apporte des points de repère et nourrit l'enracinement dans un village, une petite région, une ville. La vogue de l'histoire locale avec ces historiens qui collectent les faits, trouve là l'un de ses raisons d'être.

Le patrimoine monumental et artistique permet de mettre en place des références communes, une identité commune, un vécu commun, soit dans un cadre national, soit au-delà. La magnifique série télévisée de Georges Duby « Le temps des cathédrales » avait un objectif européen qui dépassait le cadre des états et des nations. Les transferts culturels ne datent pas d'aujourd'hui et se jouent des frontières.

La commémoration est devenue un rite national. On dit qu'elle favorise par la communion avec le passé une identification. Jusqu'à quel point ? On multiplie les colloques, les rencontres, les publications, les séries télévisées, les centenaires, les bicentennaires, les tricentennaires (les années La Fayette, Vauban etc...). On crée de nouveaux musées (celui de Gravelotte sur la guerre franco-allemande de 1870 qui est en cours de réalisation), on ouvre des mémoriaux comme le mémorial d'Alsace-Lorraine à Schirmeck, des historials comme celui de Péronne pour la Grande Guerre. Depuis une dizaine d'années, la Grande Guerre est redevenue à la mode, au fur et à mesure que les derniers survivants disparaissent. Vous avez en tête les interviews des derniers poilus ; le récent décès de l'avant-dernier a fait les gros titres des journaux comme *l'Est Républicain* et de tous les médias. Si j'analyse la présentation qui en est faite, je constate que l'on est à des années -lumière de l'interprétation patriotique et

héroïque qui avait dominé jusque dans les années 1950. Les mérites des grands chefs, Foch, Joffre et quelques autres, sont passés sous silence. Leur nom même est tombé dans l'oubli et pourtant toutes nos rues en sont peuplés ! Les poilus ont cessé d'être héroïsés, leur ultime sacrifice a cessé d'être transfiguré ; on met maintenant l'accent sur leur indicible souffrance ; les héros sont devenus des victimes envoyées à la boucherie par des généraux sans scrupule et incompetents.

Si vous parcourez les librairies et les rayons livres des grande surfaces, vous constatez que les ouvrages sur les guerres tiennent de loin la première place ; cet attrait persistant est pourtant en contradiction avec la sensibilité pacifiste de la majorité de nos contemporains. Puis viennent les biographies dont la vogue ne se dément pas et qui finissent par faire crouler les rayons de nos bibliothèques ; cette vogue persiste à tel point que ceux qui en avaient refusé la légitimité, ont fini par y succomber. L'exemple le plus connu est celui de Jacques Le Goff avec son Saint-Louis. Le vieux Le Goff a produit la thèse et le livre manifeste que le jeune Le Goff avait refusé de faire ! Beaucoup d'historiens sensibles aux analyses sociologiques et animés d'un souci de vérité sociale ont voulu mettre en perspective l'immense masse des hommes ordinaires plutôt que les grands hommes. Cette orientation a-t-elle fait reculer l'attrait de la biographie ? Je ne le crois guère ; un exemple parmi d'autres vient à l'esprit : le livre de Pierre Goubert « Louis XIV et vingt millions de Français » qui met au cœur de l'analyse les vingt millions de Français du royaume et non le roi-soleil et les fastes de Versailles ; a connu un succès d'estime. Par contre la biographie de Joël Bluche, centrée sur le personnage, a crevé les ventes. Que dire aussi du succès du Napoléon de Jean Tulard ! Cela dit la biographie d'aujourd'hui n'est plus celle d'hier. Elle est aux antipodes des « exempla » et « De viris illustribus » qu'on me faisait traduire quand j'étais jeune écolier ou encore des « figures de proue » de René Grousset ! On mesure les progrès d'un genre qui a intégré l'histoire sociale et culturelle, l'histoire des représentations et, parfois chez certains, la psychanalyse.

Dans la société actuelle, il n'y a jamais eu autant de professeurs d'histoire et autant d'historiens. La profession n'étant pas définie, tout auteur qui écrit sur le passé, peut se dire historien.

Dans cette immense production, on doit distinguer plusieurs niveaux :

Le niveau de l'histoire savante : celui des thèses et des revues spécialisées qui ne dépasse guère le milieu étroit des professionnels ; c'est celle qui fait progresser nos connaissances et qui peut méditer le nom d'histoire scientifique.

Le niveau des manuels du secondaire et du supérieur important pour la formation et la diffusion des connaissances ; le manuel franco-allemand

Le niveau d'un public plus large, demandeur d'histoire. Dans cette avalanche de publications, il y a moins de stars qu'autrefois et le meilleur pas toujours reconnu, côtoie le pire. Par exemple les livres sur Napoléon III et l'impératrice Eugénie que je consulte en ce moment. Comment s'y retrouver ? Comment trouver le temps de lire ? Quel usage en faire ? Qu'est ce qui s'incorpore dans la culture individuelle et collective ? C'est la grande inconnue.

Le niveau de l'histoire régionale et locale où la part des historiens non-professionnels est considérable.

Au-delà même de leur production écrite, les historiens sont présents dans les débats publics et les médias. Contrairement à ce que l'on croit parfois, cette présence ne date pas d'aujourd'hui. Ernest Lavisse a été l'historien officiel de la Troisième République, notre « instituteur national » pour reprendre la formule heureuse de Pierre Nora. Plus près de nous, les débats sur le négationisme (affaire des chambres à gaz), les études sur le régime de Vichy et sur la Shoa.

Parmi les historiens, on peut opérer un classement dont je reconnais le caractère approximatif :

- Les savants, ceux de l'école des Hautes Etudes, des Universités. Quand on a dit « un savant médiéviste », on a tout dit ; rares sont ceux qui débouchent dans le grand public et les médias ; Georges Duby a été de ceux-là !
- Les historiens experts : dépositions au procès Papon, les historiens qui s'intéressent à l'immigration et à l'intégration
- Les historiens militants : Madeleine Rébérioux, Pierre Vidal-Naquet, tous deux récemment décédés, des francs-tireurs de gauche, de tous les combats pour les droits de l'homme.
- Les historiens qui s'efforcent d'utiliser leur formation pour aider leurs concitoyens à comprendre le présent par la médiation du passé. Je rappellerai la personnalité de René Rémond récemment disparu : sa participation aux soirées électorales, ses interventions dans nos querelles frano-françaises sans cesse renaissantes à propos de la laïcité, son rapport sur l'affaire Touvier, ses dernières interventions sur la « Liberté pour l'histoire » contre l'offensive des lois mémorielles comme les lois Gayssot et Taubira qui peuvent subvertir le travail des historiens, en y introduisant leurs passions religieuses ou identitaires Dans la dernière édition de « Notre Siècle », René Rémond écrivait : « L'historien ne trahit pas l'objectivité s'il qualifie certains actes contraires aux valeurs de civilisation qui donnent sens à la vie individuelle et à l'existence collective ». L'historien peut-il être d'aucun temps et d'aucun pays. Je ne le crois pas. « Il a le devoir de pratiquer et d'illustrer les valeurs humaines ». Le travail de René Rémond a été d'associer une activité d'historien et des interventions dans les débats de la cité, sans qu'aucun de ces intérêts ne paraisse contredire l'autre »(Alain Gérard Slama, Figaro). Un

art difficile et un équilibre sans cesse menacé que bien peu arrivent à concilier ! Malgré les risques que comporte le manque de recul, l'histoire immédiate est légitime car il permet de relier ce qui se passe, ce qui se vit à ce qui s'est écoulé en sachant que rien ne se reproduit vraiment. Enfin, pour les Français, il faut aider nos compatriotes à sortir du marécage franco-français dans lesquels ils ont tendance à se complaire en interrogeant les historiens allemands, anglo-saxons, arabes qui ont nécessairement un autre regard sur notre histoire.

\*

\*

\*

En conclusion, j'affirmerai que l'histoire doit avoir un soubassement scientifique ; elle ne peut être une discipline scientifique même si des historiens le revendiquent :

-Le soubassement scientifique repose sur l'établissement des faits, sur l'exactitude des dates et des données quantitatives. Dans le cas d'incertitude, il faut donner des fourchettes plausibles car les chiffres faux sont répétés à satiété, souvent pour des raisons de propagande : par exemple le parti communiste, le parti des 75 000 fusillés, les 1 500 000 morts tués par de l'armée française dans la guerre d'Algérie etc...). Il faut avoir la volonté de replacer les événements, les attitudes et les comportements dans leur contexte (l'anachronisme une faute grave). Il ne faut jamais prendre les préoccupations d'aujourd'hui pour celles d'hier et d'avant hier.

-L'interprétation : une part d'évocation, une part d'idéologie, une part de rêve, les risques de l'histoire immédiate, une histoire chaude. Les interprétations qu'ils proposent, les réponses qu'ils apportent, reposent sur leur culture et leurs convictions. L'histoire est inséparable de l'historien. A la fois il doit établir une proximité et veiller à garder une distance. Il connaît aussi les limites de ses connaissances. « Les historiens d'aujourd'hui savent qu'ils n'atteindront jamais qu'un part dérisoire du passé, qu'ils ne sont pas neutres » Georges Duby. C'est pourquoi l'écriture de l'histoire (les séries télévisées ne sont pas à cet égard différentes des livres !) associe des connaissances exactes validées scientifiquement à des interprétations qui reposent sur la culture de l'historien et sur les réponses que l'historien apporte ou non à des attentes venues de la société.

L'histoire associe donc un versant scientifique, sans lequel il ne peut y avoir de salut et un versant conceptuel et culturel qui est subjectif et variable et donc susceptible de révision. L'historien se situe entre deux temps, celui qu'il étudie et présente et celui dans lequel il vit. Entre ces deux temps il y a un va-et-vient permanent. C'est ce très juste ressenti qu'exprime Nicole Loraux, une historienne et anthropologue de la Grèce antique, récemment disparue :

« Pour ma part, je définirais l'historien comme celui qui se trouve entre deux temps et qui ne cesse de faire des va-et-vient du présent au passé et inversement en interrogeant et en éclairant un temps par l'autre ».

Au fil de l'évolution de la société, de l'élévation globale de son niveau de formation, la fonction sociale et culturelle de l'historien s'est peu à peu modifiée. J'en ai peu à peu pris conscience et je fais mienne cette réflexion de Daniel Roche qui était interrogé à ce sujet : « A mon sens le rôle de l'historien a changé avec son implication récente dans l'histoire du temps présent. Son travail été médiatisé, il lui a été demandé d'intervenir dans des débats de société ou dans des procès. Son action est toutefois limité à deux aspects. L'historien doit être un expert et faire comprendre le contexte des événements. Il doit apprendre à notre société à conserver un sens critique vis-à-vis du passé et de la mémoire en luttant contre l'anachronisme et l'air du temps ».

Je fais mienne les deux recommandations de Daniel Roche : en premier lieu l'historien doit avoir des connaissances sûres et des méthodes d'analyse qui lui permettent d'être un expert reconnu pour faire comprendre les événements et leur contexte des événements. En second lieu Il doit relativiser la tyrannie mémorielle qui est un danger véhiculé par l'air du temps et garder un sens critique. C'est à ce prix qu'on peut faire une histoire ayant des bases scientifiques et une histoire qui donne des repères utiles et des réflexions à nos contemporains.

François ROTH, le 14 février 2007